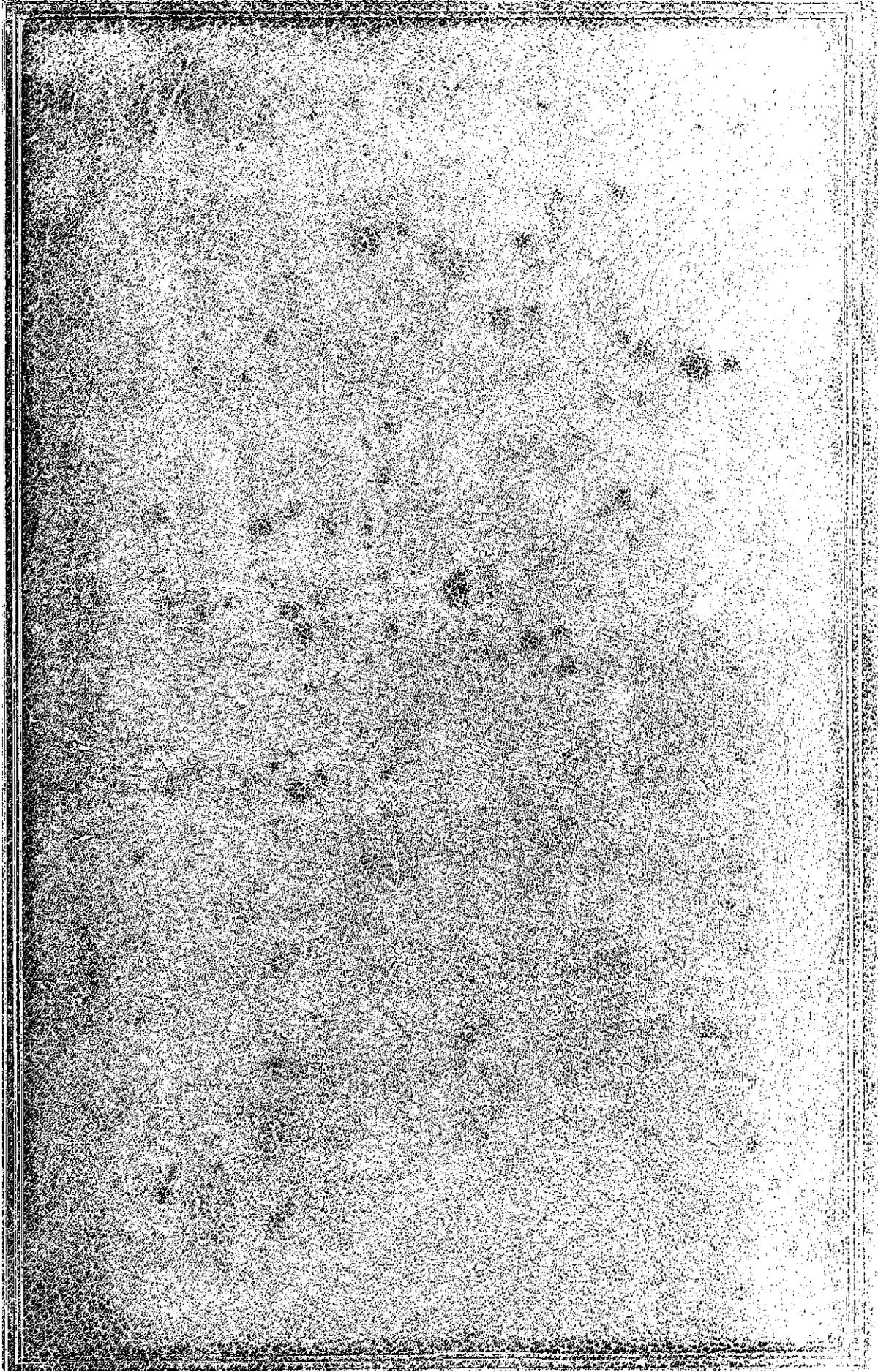
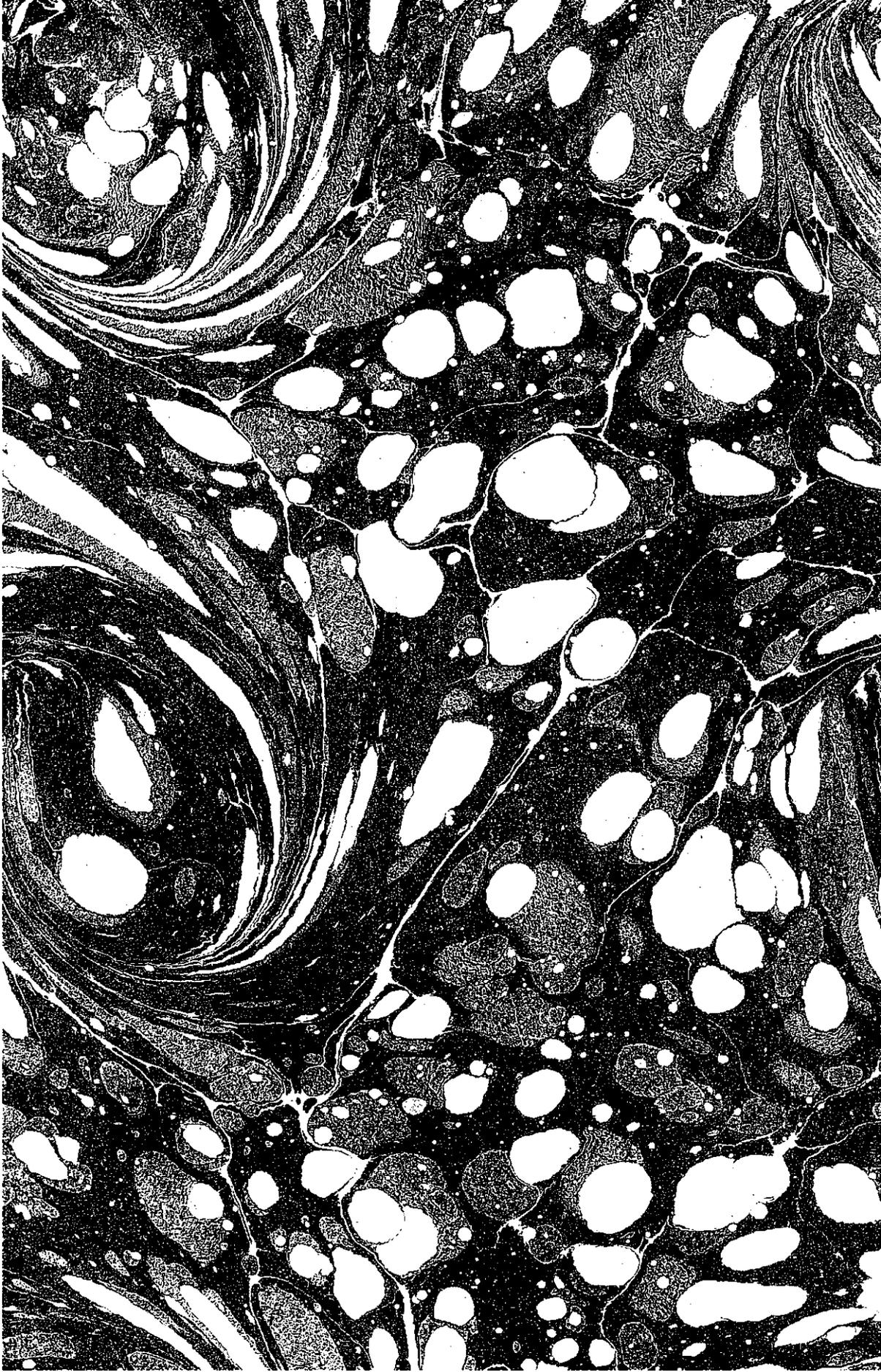
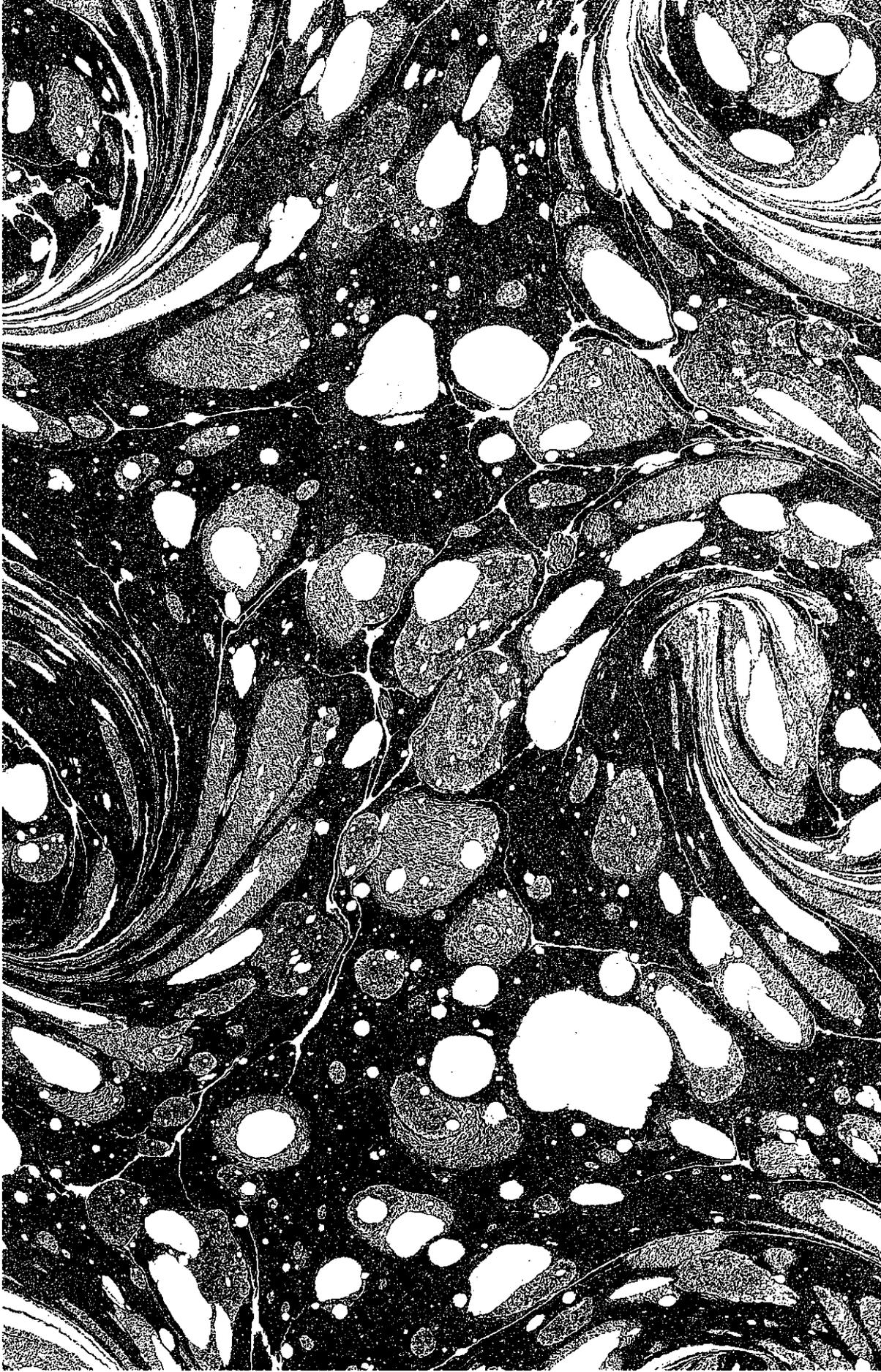


A-C171/5









R.
120050

General Has 1017

Cat. 56 En torno a1 Gujote

8022

70

LES PRÉCURSEURS

DE DON QUICHOTTE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., 108, RUE D'ORFÈVRE, 1.



LES PRÉCURSEURS
DE DON QUICHOTTE

PAR

LE C^{TE} DE PUYMAIGRE

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DE L'HISTOIRE DE MADRID

Extrait du CORRESPONDANT

PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

29, RUE DE TOURNON, 29

1869



LES PRÉCURSEURS

DE DON QUICHOTTE

Le vendredi 1^{er} janvier de l'an 1454, le roi de Castille et de Léon, don Juan, deuxième du nom, se trouvait dans la noble ville de Medina del Campo avec la très-illustre, vertueuse et discrète doña Maria, sa femme; l'excellent prince, son fils et héritier, don Enrique; le magnifique et fameux seigneur don Alvaro de Luna, son serviteur, maître de Saint-Jacques, connétable de Castille et beaucoup d'autres grands seigneurs, prélats et chevaliers.

A la première heure de nuit environ, dix gentilhommes couverts d'armures blanches, entrèrent dans la salle où se tenait le roi et dans laquelle avaient lieu des divertissements de toutes sortes. Celui qui paraissait être comme le chef de ces chevaliers était Suero de Quiñones, fils de Diego Fernandez de Quiñones, Merino mayor (juge royal) des Asturies, et de doña Maria de Toledo. Suero appartenait à une famille illustre; Fernan Perez de Guzman avait ouï dire que les Quiñones descendaient d'une infante d'Aragon et d'un grand personnage appelé Rodrigo Alvarez, seigneur de Norueña¹. Suero était déjà renommé pour sa valeur et avait conquis une petite place parmi les disciples de la gaie science; on connaît encore quelques vers de lui, envoyés à sa maîtresse comme de plaintifs messagers :

Dites tout mon déplaisir,
Voyez s'il peinera celle
Qui me fait autant souffrir.
Contez ma mauvaise fortune,

¹ *Generaciones y Semblanças*, c. xxiii.

Et mon chagrin toujours plus grand,
 Et qu'aux dames indifférent
 Ne puis avoir souci d'aucune,
 Moi qui devant départir,
 Voyant ma dame si belle
 Me sentais fou devenir.

Dezidle nnevas de mi
 Et mirat si avra pesar
 Por el placer que perdi
 Contadle la mi fortuna,
 Et la pena en que vivo,
 Et dezid que son esquivo
 Que non cura de ninguna.
 Que tan formosa la vi
 Que m'uviera de tornar,
 Loco el dia que parti ¹.

Désespérant de plaire à sa dame par ses poésies, Quiñones voulut-il la toucher par son héroïsme? En son honneur, dans une guerre contre les Mores de Grenade, il ne cessa de combattre le bras droit dégarni de toute armure². Il imagine ensuite un autre moyen de glorifier sa maîtresse, ce fut de porter tous les jeudis une chaîne de fer à son cou, puis de se racheter de cette servitude par une série d'exploits dont le récit a pris place dans les documents relatifs à l'histoire d'Espagne. C'est le chroniqueur même choisi par notre chevalier, c'est Peró Rodriguez de Lena, écrivain du roi don Juan II et notaire public en sa cour, qui nous a conservé les détails que nous résumons ici. Il les a consignés dans le *Paso honroso*³ (le glorieux pas d'armes), livre très-curieux que Juan de Pineda remania et abrégua dans quelques endroits, mais sans en altérer le fond, avant de le livrer à l'impression, en 1588.

Se racheter de l'obligation de porter tous les jeudis une chaîne de fer à son cou, ou plutôt faire de ce rachat le prétexte de joutes solennelles, tel était le désir qui, dans cette soirée du 1^{er} janvier 1434, avait amené l'amoureux chevalier en présence de don Juan II. Suero s'approcha du trône sur lequel le roi était assis, et après avoir baisé les pieds et les mains de son seigneur, chargea un héraut qui avait

¹ De los Rios, *Hist. crit. de la literatura española*, t. VI, p. 73.

² Dans une croisade projetée contre les Turcs, Philippe Pot fit vœu sur un faisceau de ne pas porter d'armure au bras droit durant toute cette guerre. — A la même occasion, et au milieu des engagements les plus bizarres, Jean de Rebreuilles finit par *vouer* que s'il n'avait pas les faveurs de sa dame avant la croisade, il épouserait au retour la première dame ou demoiselle qui aurait vingt mille écus. (*Ducs de Bourgogne*, t. VIII, p. 18, 5^e édit.)

³ Publié à la suite de la *Cronica de D. Alvaro de Luna*, 1784. Madrid.

nom Avantgarde (Avanguardia) de donner au roi lecture du morceau suivant :

« Il est juste et raisonnable que ceux qui sont en captivité ou qui ont perdu le pouvoir d'exercer leur volonté, désirent la liberté; moi, votre vassal et sujet, je suis, depuis longtemps déjà, tenu par une dame dans un servage en signe duquel je porte cette chaîne de fer au cou tous les jeudis, comme cela est notoire dans votre magnifique cour, dans votre royaume et au dehors où des hérauts ont fait connaître mes armes et montré une empreise pareille à celle-ci. Or donc, puissant seigneur, au nom de l'apôtre saint Jacques, j'ai préparé mon rachat qui sera de trois cents lances avec fer de Milan, rompues par la hampe, par moi et par ces chevaliers qui sont ici en harnais, comme cela sera dit plus au long dans le règlement du combat, chacun de nous rompant trois lances contre tout chevalier ou gentilhomme qui se présentera; et comme lance brisée sera compté tout coup amenant du sang, Et cela doit se faire cette année, qui commence aujourd'hui; à savoir : quinze jours avant la fête de l'apôtre saint Jacques, avocal et protecteur de vos sujets, et quinze jours après, hormis qu'avant ce délai mon empreise soit rachetée. Cela se fera par le grand chemin par où la plupart des gens ont coutume de passer pour se rendre à la ville où est la sépulture du saint; et je certifie à tous les chevaliers et gentilshommes qui se présenteront, que là ils trouveront armes et chevaux et lances telles, que tout chevalier osera en fêrir sans craindre de les briser par un petit coup. Et connu soit à toutes les dames d'honneur que, quelle que soit celle qui viendra par ce lieu où je serai et que point n'accompagnerait un chevalier ou gentilhomme disposé à jouter pour elle, elle perdra son gant droit. Dans tout ce qui est dit, on doit comprendre deux exceptions : c'est que Votre Majesté n'a pas à subir de pareilles épreuves, pas plus que le très-magnifique seigneur connétable don Alvaro de Luna¹. »

Cette requête lue, le roi, après en avoir délibéré avec son conseil, accorda à Suero de Quiñones la permission demandée. Aussitôt, le héraut Avanguardia dit à haute voix dans la salle : « Oyez, chevaliers et gentilshommes, comme le roi, notre sire, donne licence à ce chevalier de racheter sa servitude. » Alors Suero s'approcha d'un chevalier qui dansait et le pria de lui ôter son armet; puis, s'avancant devant l'estrade où se trouvait le roi, Quiñones dit : « Très-puissant seigneur, j'ai grande reconnaissance à l'endroit de votre haute seigneurie pour ce qu'elle m'a octroyé la grâce que j'ai de vous requise,

¹ On peut comparer ce début au ch. xxv de l'*Histoire et plaisante chronique de petit Jehan de Saintré*.

et qui tant nécessaire à mon honneur était ; et bien espéré-je que le Seigneur Dieu me donnera occasion de servir votre royale majesté, comme ceux dont je suis issu ont servi les puissants princes desquels descend votre illustre majesté. »

Suero fit ensuite sa révérence au roi, à la reine et à l'infant, puis s'en fut se désarmer avec ses compagnons ; après quoi, revêtus d'habits convenables, tous revinrent prendre part aux divertissements. Quand les danses furent terminées, Quiñones fit donner lecture des vingt-deux articles qui réglaient toutes les conditions du pas d'armes. Il remit après cela à Léon, roi d'armes du roi de Castille, une lettre adressée aux rois, princes, ducs et seigneurs, dans laquelle étaient exposés les motifs et les clauses du pas d'armes qui devait avoir lieu près du pont d'Orbigo. Léon partit, avec cette missive dûment signée par Suero et scellée de ses armes, pour aller annoncer et faire annoncer par d'autres hérauts la chevaleresque entreprise.

Six mois séparaient Suero du moment de l'exécution de son projet, ce n'était pas trop pour tous les préparatifs qu'il avait à faire. Il se mit en quête des armes, des chevaux et de tout ce qui devait lui être nécessaire. Il ordonna de couper des arbres dans les forêts de Luna, d'Ordas et de Valdellamas, appartenant à son père, et trois cents chars attelés de bœufs amenèrent une grande quantité de bois près du *chemin français*. De nombreux ouvriers se mirent à l'œuvre et, dans un lieu fort agréable, construisirent une lice d'une longueur de 146 pas. Autour de la lice on dressa six échafauds. L'un était réservé à Suero et aux siens ; les autres aux chevaliers étrangers, aux juges, aux rois d'armes, aux hérauts, trompettes et écrivains, aux nobles personnages qui viendraient honorer les joutes de leur présence et, enfin, à des spectateurs de toutes sortes. A chaque extrémité de la lice, il y avait une porte ; l'une devait donner passage à Quiñones et à ses champions, l'autre aux chevaliers assaillants. Au-dessus de chacune de ces portes flottait une bannière portant les armoiries de Quiñones.

A quelque distance, sur le chemin français, on avait élevé une statue de marbre représentant un héraut et tournant dans la direction de la lice, une main sur laquelle on lisait : « Par ici on va au pas d'armes. » Cette statue, qui coûta fort cher, ne fut posée que le jour où commencèrent les joutes. Le même jour encore, on dressa vingt-deux tentes, dans un terrain voisin du champ clos, elles étaient destinées à loger les chevaliers, rois d'armes, hérauts, trompettes, ménestrels, écrivains, écuyers, chirurgiens, médecins, armuriers, charpentiers et tous les gens dont la présence pourrait être utile. Deux pavillons très-grands furent placés près de la lice même, c'est là que les combattants devaient s'armer. Au milieu des tentes on avait

construit, en bois, une salle tout ornée de riches tapisseries de France; on y dressa deux tables, l'une pour Suero et les chevaliers qui venaient jouter, l'autre pour les spectateurs que ne pouvait manquer d'attirer le pas d'armes. Au bout de la salle on avait disposé un riche buffet.

Le jour même où tous ces préparatifs avaient été achevés, le roi d'armes, Portugal et le héraut Monreal annoncèrent à Quiñones l'arrivée de trois chevaliers qui répondaient à son défi. L'un était un Allemand et s'appelait, dit le livre que j'analyse, Arnaldo de la Floresta Bermeja (Arnoud de la Forêt-Vermeille), traduction d'un nom qui pouvait être Rothwald. Il venait du marquisat de Brandebourg, dans la haute Allemagne. C'était un homme de vingt-sept ans, blanc et bien fait. Les deux autres chevaliers, qui étaient frères, avaient quitté Valence, et se nommaient, l'un Juan et l'autre Pèr Fabla. Suero, fort joyeux de leur venue, les envoya incontinent inviter à se venir reposer, ce qu'ils firent volontiers.

Le lendemain, dimanche 11 juillet, les trompettes commencèrent à sonner au point du jour. Suero et ses amis se rendirent à l'hôpital San-Juan, pour y entendre la messe, puis ils revinrent à la lice où peu après ils parurent de la manière suivante. Suero montait un fort cheval couvert d'un caparaçon bleu orné de l'image, plusieurs fois répétée, de la fameuse empreise et de cette devise, en langue française : *Il faut délibérer* (délivrer). Il était vêtu d'un pourpoint de velours olivâtre, broché de vert et d'une cape¹ de brocart olive et de velours bleu. Ses chausses, à la mode italienne, étaient écarlates, de même que son capuchon; ses éperons, aussi dans le genre italien et à molettes, étaient dorés. A la main il tenait une épée nue et également dorée. Au bras il portait son empreise richement ouvree en or avec une légende en lettres ornées, qui disait dans un français médiocre :

Si à vous ne plaît de avoir mesure,
Certes ie dis
Que ie suis
Sans venture.

Le costume de Suero offrait ainsi les traces des deux grandes influences que subit l'Espagne, celle de l'Italie dont le chevalier suivait les modes, celle de la France, à la langue de laquelle il emprun-

¹ *Uza*, c'est un de ces mots assez nombreux empruntés au français et qui ont cessé d'être usités en Espagne. Je lui ai donné une des acceptions indiquées par Ducange (*housia*, *hussia sive capa*) et ne crois pas qu'il s'agisse de la housse du cheval de Suero : « El llevaba vestido... con una uza de brocado azeituni... » Ol. de la Marche parle de chevaliers *housés* de velours violet.

tait ses devises. Plus d'une fois l'histoire du glorieux pas d'armes présente de curieuses preuves de l'action exercée par notre pays sur l'Espagne, action que l'imitation de la poésie provençale n'avait pu diminuer, et qui se révèle non-seulement par des légendes ou des devises, mais aussi par la création de mots dérivant des nôtres.

Suero portait ses armes des bras et des jambes. Derrière lui venaient trois pages, richement habillés. Le premier avait sur son casque un cimier allégorique dont le sens m'échappe ; de son armet s'élevait un arbre doré et garni de feuilles vertes et de pommes d'or. Au pied de cet arbre, fait à la ressemblance de celui qui causa le péché d'Adam, s'enroulait un serpent vert, et dans le tronc on voyait une épée nue, avec ces paroles françaises : « Le vray ami. »

Quiñones était précédé par ses neuf compagnons. Ils étaient à cheval en pourpoints, avec des chausses écarlates, des manteaux (uzas) bleus ornés de la devise et de l'emprise de leur chef ; en brassards et en cuissards. Les caparaçons de leurs chevaux étaient bleus aussi et offraient les mots : « Il faut délibérer » et l'image de la fameuse chaîne. Devant ces neuf chevaliers, deux grands et beaux chevaux tiraient un char rempli de lances garnies de fer de Milan et orné de draperies vertes et bleues, brodées de lauriers-roses avec leurs fleurs et portant chacun un perroquet ; un nain placé tout au haut, conduisait le char, devant lequel marchaient les trompettes du roi et des chevaliers, des timbaliers et d'autres musiciens. Autour de Suero, et pour lui faire honneur, s'avançaient à pied plusieurs gentilshommes de grande distinction.

Ce fut ainsi que Quiñones entra dans la lice. Après en avoir fait deux fois le tour, il se mit en parade avec ses compagnons, en face de l'échafaud où étaient les juges et les pria de vouloir bien se prononcer, sans partialité aucune, sur les joutes qui allaient avoir lieu. Le lendemain, la musique guerrière éveilla, de bonne heure, les chevaliers ; les juges du champ eurent gagnèrent leurs sièges et s'occupèrent à régler diverses questions, et notamment à parer aux difficultés qui pourraient survenir, si quelque aventure funeste ne permettait pas à Suero de mener à fin son entreprise, qui alors devait être continuée par un autre chef. Pendant qu'ils traitaient ces questions de substitution, dont la bravoure et l'orgueil des neuf défenseurs rendirent la solution assez difficile, Suero entendait la messe dans sa chapelle. Cet oratoire était richement orné, et l'autel en était couvert de précieuses reliques. Quiñones avait amené avec lui des frères prêcheurs qui disaient trois messes tous les matins.

Suero parut ensuite dans la lice. Le chevalier allemand, appelé si singulièrement Arnao de la Floresta Bermeja, y entra après lui. Les juges alors enjoignirent au roi d'armes de défendre aux assis-

fants de favoriser les combattants de n'importe quelle manière, de les prévenir qu'un cri poussé dans ce but serait puni de la perte de la langue, qu'un geste imprudent entraînerait la perte de la main. Un pauvre page faillit être victime de ces sévères prescriptions, pour avoir jeté à son maître un mot d'avertissement; cependant, cédant aux prières générales, les juges se contentèrent de lui faire donner trente bons coups de bâton et de le faire mener en prison.

Le roi d'armes déclara que ni pour coups, ni pour blessures, même causant la mort, les champions ne pourraient être inquiétés. Toutes ces dispositions prises, on rendit à Arnoud l'éperon droit qu'on lui avait enlevé pour se conformer à l'article 15 des statuts du pas d'armes, article ainsi conçu : « Le quinzième article est que tout chevalier qui, ayant quitté le grand chemin, viendra au passage défendu et gardé par moi, ne pourra s'en aller sans jouter ou laisser une de ses armes ou son éperon droit, sous le serment de ne jamais porter cette arme ou cet éperon jusqu'à ce qu'il se voie en un fait d'armes aussi périlleux, et plus encore, que celui dans lequel il fait cet abandon¹. »

Tout étant prêt et réglé, le roi d'armes ordonna de pousser le cri, signal de la joute. L'auteur le donne dans un français peu correct : « Légères aller, légères aller et faire son deber » (laissez aller, laissez aller et faites votre devoir). Les deux chevaliers, la lance en arrêt, fondirent l'un sur l'autre. Suero atteignit l'Allemand au bras droit et rompit sa lance par le milieu, Arnoud toucha Quiñones au bras gauche qu'il dégarnit, mais ne brisa pas sa lance. Ils fournirent cinq carrières et rompirent trois lances dans des circonstances diverses que je ne rapporterai pas, pas plus que les détails d'autres rencontres. Une analyse complète et suivie du *Paso honroso* pourrait devenir fastidieuse par la répétition d'épisodes du même genre; mais à ce fragment de l'histoire du quinzième siècle, qui semble un chapitre d'*Amalís*, de Tyran-le-Blanc et quelquefois de Don Quichotte, je veux cependant demander encore le sujet de quelques pages curieuses peut-être.

Peu d'ouvrages, mieux que *El Paso honroso*, peuvent révéler les contrastes que présente cette singulière époque, le mélange de croyances, de pratiques pieuses et d'idées galantes, la manière dont, sous certains rapports, on se conformait aux prescriptions de l'Église

¹ Dans les règlements d'un Pas d'armes donné par le sire de Charny, on trouve un article analogue : « Aucuns desdit princes, barons, chevaliers et escuyers ne porront, ne seront tenus de passer par le pas, ne à un quart de lieue près qu'ilz ne facent et accomplissent les armes dessus dictes, ou qu'ilz ne laissent gaiges, c'est assavoir son espée ou ses esperons, lequel qui mieulx lui plaira. » (Monstrelet, ch. cccxxiii. t. VI, p. 72, édit. de la Société de l'hist. de France.

et dont on enfreignait ses prohibitions. Suero jeûnait tous les mardis, en l'honneur de la Vierge et de sa dame. On l'a vu, il assistait chaque matin à la messe, et ce pas d'armes même, où il donnait des témoignages de sa dévotion, était un acte de désobéissance envers les défenses maintes fois formulées par les conciles¹. C'est ce que son confesseur lui représenta dans une triste circonstance. Un chevalier aragonais ayant été tué, « Suero de Quiñones procura au corps mort tous les honneurs qu'il put et n'oublia pas l'âme du chevalier. Il demanda à son confesseur, maître Fray Anton et aux autres religieux qu'il avait là, d'administrer les sacrements et de chanter un répons sur le corps mort, selon la coutume de la sainte Église... Le maître répliqua que la sainte Église ne regarde plus comme ses fils ceux qui meurent en de tels exercices, et qu'ils meurent en état de péché mortel, qu'elle ne peut rien demander à Dieu pour eux, et les considère comme damnés, ainsi que le déclare le droit canon à l'article des tournois. Cependant, à la supplique de Suero, Fray Anton s'en fut, avec une lettre, trouver l'évêque d'Astorga, pour le prier de permettre que le mort fût enterré en terre sainte... En attendant, on déposa le corps dans un ermitage de Santa-Catalina, qui est près du pont d'Orbigo, quand on va d'Astorgá à Léon. Il resta là jusqu'à la nuit que revint le maître sans la permission, et le chevalier fut enseveli en terre non sainte. »

Le vendredi, 16 juillet, il y eut une belle rencontre; elle commença après que, suivant leur usage, les dévots excommuniés eurent ouï la messe, et eut pour acteur un cousin de Quiñones, dont je parlerai tout à l'heure avec plus de détails, Lope de Estuñiga, et un chevalier appelé Frances Davio. Les deux champions fournirent vingt-trois carrières: « A la suite de cela, messire Frances dit devant plusieurs chevaliers qui l'entendirent, qu'il faisait vœu à Dieu de ne plus jamais, de sa vie, aimer une religieuse; que jusque-là il en avait aimé une, pour l'amour de qui il était venu à faire cette joute; mais que dorénavant, si quelqu'un apprenait qu'il aimât une nonne, il le pourrait traiter de foi mentie sans qu'en aucun lieu il pût répondre à l'injure. Et à cela, ajoute le chroniqueur, je dis moi, que s'il avait eu un peu de la dignité du chrétien, ou de celle toute naturelle qui engage à cacher ses fautes, il n'aurait pas publié un sacrilège aussi scandaleux et aussi au déshonneur de l'état monacal. »

Le livre de Rodriguez de Lena abonde ainsi en traits bizarres, qui nous transportent en plein quinzième siècle. Rassemblons-en quelques-uns. A la demande de Suero, sa mère avait envoyé au pas

¹ Entre autres par le concile de Latran, canon 14, par celui de Reims, canon 12. (Voy. Muratori, *Dissertationi sopra le Antichità d'Italia*, t. II, part. II, p. 7).

d'armes une dame appelée Elvira Alvarez, femme du bon chevalier Gomez Tellez de Govilanes, gouverneur de Pedro de Quiñones, frère de notre paladin, laquelle, avec six autres nobles dames, remplissait les fonctions d'infirmière et, munie de charpie, de médecines et d'onguents, soignait les blessés.— Un soir, on vit passer deux dames près du pont d'Orbigo. Les juges envoyèrent aussitôt un roi d'armes pour savoir si elles étaient nobles, si elles avaient un chevalier qui pût leur assurer le passage, comme cela était prescrit par les statuts, et leur prendre leurs gants droits dont on devait leur faire restitution quand la joute obligatoire aurait eu lieu. Les voyageuses répondirent qu'elles se rendaient en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, qu'elles étaient nobles, et qu'elles s'appelaient l'une Léonor, l'autre Guiomez de la Vega. Le mari de Léonor, qui les accompagnait, dit qu'il n'avait eu aucune connaissance du pas d'armes, mais qu'il ne demandait pas mieux de jouter en l'honneur des deux dames. Les juges, cependant, déclarèrent que les gants ne devaient pas être retenus, puisque l'on avait affaire à des pèlerines, et que les voyageuses pouvaient continuer leur trajet sans que le mari de Léonor fût obligé de combattre.

Un autre pèlerin fut plus belliqueux, c'était un Catalan, Bernal de Requesenes ; il s'était mis en route pour Jérusalem et, chemin faisant, se donna la satisfaction peu orthodoxe de prendre part aux joutes organisées par Quiñones. — Un soir arriva un gentilhomme appelé Vasco de Barrionuevo. Il n'était pas armé chevalier, et demanda qu'on lui conférât cette dignité. Suero accueillit courtoisement cette demande, et ce qui se passa prouve combien on avait simplifié les cérémonies jadis pratiquées en pareille occurrence. Quiñones vint attendre le voyageur avec ses compagnons et force musiciens, et lui demanda à l'entrée de la lice, s'il voulait être armé chevalier. Sur la réponse affirmative de Vasco de Barrionuevo, Suero, tirant son épée, lui dit : « Vous, gentilhomme, vous proposez-vous de tenir et observer toutes les choses exigées par le noble état de chevalier et de mourir plutôt que de manquer à les observer ? » Barrionuevo jura de se conformer à tout ce qu'exigeait la dignité sollicitée par lui ; alors Suero, du plat de son épée nue, donna un coup sur le casque du poursuivant d'armes en ajoutant : « Dieu te fasse bon chevalier et te permette de faire tout ce qui appartient à un bon chevalier. »

Après trois lances rompues, un des agresseurs, Lope de Mendoza, envoya demander à Suero l'autorisation de jouter de nouveau. Il alléguait qu'il servait une dame dont il n'était pas aimé et voulait tâcher de conquérir ses bonnes grâces par quelque chose de mieux. Quiñones, aussi courtois que vaillant, répondit que s'il connaissait

cette dame impitoyable, il irait lui dire quel bon chevalier et grand guerrier était son serviteur ; mais qu'après trois lances brisées on ne pouvait, suivant les règlements, entrer de nouveau en lice.

Les assaillants (conquistadores) furent au nombre de soixante-huit. On serait surpris de ne voir parmi eux la France représentée que par un Breton, appelé par Rodriguez de Lena Arnao Bojue, si la date de 1434 ne reportait aux guerres de Charles VII contre les Anglais. Trois autres chevaliers étrangers à l'Espagne figurèrent dans ce pas d'armes : l'Allemand dont le nom a été étrangement déformé en celui de Floresta Bermeja ; un Italien, Louis d'Aversa ; un Portugais, Gil de Abreo. Les autres champions furent des Aragonais, des Catalans, des Castellans. Citons parmi ces derniers Juan de Portugal, le fils de l'aventureux Pero Niño et de l'infante Béatrix, celui-là même dont le fidèle Gutierre Dias de Games a, dans le *Victorial*¹, déploré d'une manière si touchante la mort prématurée. Parmi les chevaliers qui répondirent au défi de Suero de Quiñones, nous remarquerons aussi un Gutierre Quijada, qui s'en vint un peu plus tard, comme Juan de Merlo, dont nous parlerons tout à l'heure, comme Pedro Barba, comme F. de Guevara, rompre des lances en Bourgogne. Cervantes a donné à son héros la prétention de descendre de Gutierre Quejada².

L'histoire littéraire trouve dans le *Paso honroso* quelques noms qui lui appartiennent, — trouvaille bien caractéristique des goûts poétiques de cette singulière époque. Au milieu des assaillants on remarque un Zapata, un Soto, un Villalobos. On ne sait d'ailleurs si ces trois chevaliers sont les poètes dont les *cancioneros* ont conservé quelques *coplas*. Un Alfonso de Madrigal, qui arriva trop tard pour avoir part à la fête, ne peut, malgré l'identité de nom et de prénom, être pris pour l'auteur des *Libros de las Paradoxas*, puisque ce livre est l'œuvre d'un évêque. Quant à Juan (de Merlo, qui rompit deux lances en trois rencontres, c'est bien le troubadour dont quelques poésies sont encore connues. Juan de Marlo méritait de ne pas être oublié par don Quichotte ; aussi le chevalier de la Manche, dans sa discussion avec le chanoine, s'écrie-t-il : « Que ne me dit-on aussi qu'il n'est pas vrai qu'il fut chevalier errant, le vaillant Lusitanien Juan de Merlo, qui alla en Bourgogne et combattit dans la ville d'Arras avec le fameux seigneur de Charny, appelé messire Pierre, et aussi dans la cité de Bâle, avec messire Henri de Reimestan, sortant de

¹ *Victorial*, trad. par le comte A. de Circourt et le comte de Puymaigre, p. 518.

² ... Y las aventuras y desafios que tambien acabaron en Borgoña los valientes Españoles Pedro Barba y Gutierre Quejada (de cuya alcunia yo desciendo por linea recta de Varon) venciendo a los hijos del conde de San Polo. (*D. Quijote*, part. I, cap. XLIX.)

ces deux entreprises vainqueur et plein de glorieuse renommée¹. » On a sur les exploits de Juan de Merlo un témoignage plus sérieux, celui de Monstrelet racontant cette rencontre de Merlo et de Charny : « Si furent lesdictes armes entreprinses de messire Jehan de Merle, chevalier banneret très-renommé, natif du royaume d'Espagne, appelant sans querelle diffamatoire, pour acquérir honneur, contre Pierre de Beauffremont, chevalier, seigneur de Chargni, aussi banneret et natif de Bourgogne². » L'honneur de la rencontre paraît être resté à Merlo, qui s'obstina à combattre la visière levée. « Ledit chevalier d'Espagne fut là noté de plusieurs nobles hommes là estans, de avoir entrepris une grande hardiesse et habileté de combattre par cette manière sa visière levée pour ce que le pareil cas avoit esté peu veu³. » Le duc de Bourgogne mit fin au combat. « Et par especial l'Espagnol venu devant ledit duc, répéta par deux fois qu'il n'estoit pas content pour si peu de chose faire, entendu que, à grans despens et à grand travail de son corps, il estoit venu de lointain pays par mer et par terre pour acquérir honneur. »

Ce brave Juan de Merlo fut obscurément tué par un piéton dans une guerre contre les infants d'Aragon. Juan de Mena a pleuré sa mort dans son *Labyrinthe*. Il a aussi pleuré celle d'un autre poète qui figure également dans le *Paso honroso* de don Juan Pimentel, comte de Benavente. « Désirant aller hors du royaume faire armes avec envie d'acquérir honneur et renom, il apprenait avec beaucoup d'étude les exercices de la guerre, et un sien serviteur appelé Pedro de la Torre jouant une fois avec lui à la hache, le comte lui ordonna qu'il jouât à tout tuer, et il le fit et donna au comte un coup avec la hache dans le visage, du quel coup son maître mourut⁴. »

Alonzo Deza, neveu du fameux docteur Periañez de Ulloa, qui fournit treize carrières et brisa six lances, fut poète aussi. M. de Pidal a dans un *cancionero* manuscrit trouvé de lui quelques plaintes amoureuses⁵. Les deux frères Fabla, d'après le témoignage même du *Paso honroso*, se vantaient d'être entendus en gaie science, *se preciaban de entendidos en la gaya sciencia*. Si ces vaillants troubadours, jetant la lance, eussent voulu combattre par des tençons et changer le pas d'armes en une cour d'amour, ils eussent trouvé plus d'un champion prêt à accepter leur défi. On l'a dit, Suero de Quiñones lui-

¹ *Don Quichotte*, part. I, ch. XLIX.

² *Chroniques de Monstrelet*, ch. CLXXXIX.

³ Au pas d'armes de la Pélerine, le sire de Haubourdin, averti que le bâtard de Foix avait une hache à bec de faucon destinée à relever la visière du casque, dit qu'il épargnerait cette peine à son adversaire et combattit à face découverte. (*Oliv. de la Marche*, ch. XVIII.)

⁴ Juan de Mena, *Orden de Marte*.

⁵ *Cancionero de Baena*, intr., part. 56.

même était poète. Meilleur poète que lui était son cousin Lope de Estuñiga qui, justement, rompit des lances avec Juan de Fabla, un confrère en gai savoir. Lope de Estuñiga avait de qui tenir, du reste. Le *Cancionero de Baena* a inséré des vers de son père à Juan Alfonso de Baena, l'auteur même du *Cancionero*, et une réponse de son oncle à un dit (decir) de Fernan Perez de Guzman. Lope était d'une illustre famille originaire de la Navarre, et avait pour aieule doña Juana, fille naturelle de Charles le Mauvais. Estuñiga fut entraîné dans le parti hostile au connétable don Alvaro de Luna. Il quitta la Castille et suivit le roi d'Aragon, Alfonso V, dans son heureuse expédition sur le royaume de Naples. Les poésies d'Estuñiga sont dispersées dans divers recueils. Quelques-unes ont un ton plus grave que la plupart des vers de ses compatriotes. On a dit, et cela a été sans examen, répété par plusieurs critiques venant à la file l'un de l'autre, que les troubles politiques, si fréquents alors, n'avaient point laissé de reflets sur les œuvres des poètes du règne de Juan II. Cela n'est pas exact, et diverses productions d'Estuñiga démentent cette assertion trop absolue, que contredisent également des vers de Ruy Paez de Ribera, de Juan de Mena, de Martinez de Medina. Une des meilleures œuvres de Lope de Estuñiga est une pièce qu'il composa pendant les longues heures de sa captivité. Affligé de se voir dans les mains de ses ennemis, mais résolu à lutter contre l'adversité, dans une sorte de dialogue avec soi-même, il appelle à son aide toutes les consolations de la philosophie, en si grand honneur chez la plupart de tous ces grands seigneurs espagnols. Les pensées sont peu neuves en général, mais en général aussi, elles sont habillées d'assez bons vers. M. de los Rios a fait connaître plusieurs strophes d'une autre œuvre d'Estuñiga, du dit sur le siège d'Atienza, *Decir a la cerca de Atienza*¹. Cette ville en révolte contre son légitime souverain Juan II, devient pour Lope, sujet déloyal de ce roi, un objet d'admiration, et il célèbre avec enthousiasme la cité rebelle. Elle doit être, suivant lui, glorifiée comme un exemple. Ni les douze pairs, ni Scévola, ni Hector ne méritent autant de louanges que ses défenseurs. C'est parmi eux que s'est réfugiée la valeur, qu'on n'espérait plus voir sortir de sa tombe, c'est dans leurs murs que, vêtue de deuil, s'est retirée l'honnêteté persécutée.

Si Estuñiga rompit de la sorte avec son roi, il agit de même avec sa maîtresse, et fit contre elle, en dix stances, un vrai pronunciamiento. Si le mot n'existait pas encore, la chose — et depuis longtemps — était pratiquée en Espagne. En déclarant à sa dame qu'il entend reprendre sa liberté, et qu'il se regarde comme libre de tous

¹ *Hist. crit. de la lit. esp.*, t. VI, p. 428.

les engagements passés, le poète avoue que ce qui le contrarie le plus, c'est d'avoir loué sa maîtresse de qualités qu'elle ne possède pas du tout :

De cosas que cierto se,
Que son todas el reves.

Peut-être cette querelle finit-elle comme celle d'Horace et de Lydie

Tecum vivere amem, tecum obeam libens.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Estuñiga ne renonça pas à l'amour, qui resta le grand inspirateur de vers beaucoup trop maniérés.

C'est à Lope de Estuñiga que remonte peut-être le trait par lequel Molière a fini le fameux sonnet d'Oronte. Le *Cancionero de Gallardo*, si heureusement mis à contribution par M. de los Rios, raconte qu'un jour de nouvel an, Lope ayant choisi six pavots de couleurs différentes, les entoura chacun de quelques vers, les enfonça tous dans une de ses larges manches, et pria six dames de les en retirer un par un après les avoir assurées que ces fleurs prédiraient à chacune sa bonne aventure pour l'année dans laquelle on entrait. Un pavot vert était entouré du quatrain suivant :

Toujours ma couleur fut chère,
Comme une promesse, aux amants;
Mais entre eux plus d'un désespère
Quand il espère trop longtemps.

Esperança los que esperan,
Me suelen todos llamar;
Mas algunos desesperan
Por mucho tiempo esperar.

Lope de Estuñiga fut un des plus brillants champions de Suero de Quiñones. Par sa valeur et sa courtoisie, il inspira un tel enthousiasme à Pedro de Terrecillos, que celui-ci pria en grâce notre poète de le prendre à son service. Lope alors était presque à ses débuts chevaleresques, mais déjà il était stimulé par l'espoir de plaire à une noble dame. C'était ce désir qui l'avait poussé à se faire un des tenants de son cousin. Il demanda aux juges de vouloir bien lui donner une sorte de certificat de sa conduite; car, pour chaque combat auquel il prenait part honorablement, sa dame daignait, comme guerdon, lui donner une branche d'aigremoine¹ :

Si qu'un bouquet donné d'amour profonde
C'estoit donner toute la terre ronde.

¹ *Agramonia*. L'aigremoine est une plante vivace à fleurs rosacées qui croît le long des haies.

Malgré toute la valeur déployée de part et d'autre, quand arriva le temps fixé pour la clôture du pas d'armes, on n'avait pu, dans sept cent vingt-sept rencontres, briser plus de cent soixante-six lances. Il manquait donc encore à Suero cent trente-quatre lances rompues, pour qu'il pût se regarder comme libre de ses engagements. Pourtant, comme on avait atteint le terme désigné, et que notre chevalier avait bravement agi en toute occasion, il espérait que les juges se trouveraient satisfaits. Ils l'étaient en effet : charmés des prouesses dont ils avaient été témoins, ils déclarèrent que Suero pouvait en toute conscience cesser de porter sa chaîne de fer. Quiñones se conforma à cette décision, mais autorisa Lope de Estuñiga et un autre de ses tenants, Diego de Bazan, à porter quand et comme ils le voudraient l'emblème de son amoureux servage.

Voilà ce que fut ce *paso honroso* resté célèbre en Espagne, et qui rendit bien justement celui qui l'entreprit digne de ne pas être oublié par don Quichotte dans cette discussion que j'ai déjà rappelée, et qu'il eut avec un chanoine : « Qu'on traite aussi de fables les joutes de Suero de Quiñones, celui du pas d'armes : *Digan que fueron burla las justas de Suero de Quiñones del paso* ¹. » Suero pourrait bien en effet sembler un de ces héros imaginaires dont le chevalier de la Manche se plaisait à évoquer le souvenir; mais il n'y a de doute à élever ni sur l'existence de ce personnage, ni sur l'authenticité du livre où est si minutieusement racontée son entreprise, dont plusieurs ouvrages du même temps ont aussi conservé la trace ². Au reste, Quiñones ne fit pas des choses aussi extraordinaires qu'Ulrich de Lichtenstein, qui, au treizième siècle, vêtu en *dame Vénus*, s'en allait jouter en Autriche et en Italie pour l'honneur de sa dame ³. Quantité de chevaliers avaient pris des engagements aussi bizarres que ceux de Suero. Jean de Bourbon avait fait vœu, ainsi que seize chevaliers, de porter tous les dimanches à la jambe gauche un fer de prisonnier. Tous devaient conserver cette empreinte pendant deux ans, à moins qu'avant ce délai ils ne trouvassent à combattre un nombre d'adversaires pareil au leur ⁴. Jacques de Lalain avait juré qu'il paraîtrait trente fois en champ clos avant d'atteindre sa trentième année ⁵. Au pas d'armes de l'arbre de Charlemagne, Charny et les siens portaient pour empreinte *la garde d'un harnois de jambe* ⁶. Un écuyer d'Aragon, Michel d'Oris, s'en alla en Angleterre se faire dé-

¹ *Don Quichotte*, part. I, ch. XLIX.

² Notamment la *Chronique de Juan II*, ch. CCXI.

³ *Allemagne*, par Lebas, t. I, p. 404.

⁴ *Mém. de l'Acad. des belles-lettres*, t. II, p. 641. — Cités par Sainte-Palaye.

⁵ Oliv. de la Marche, *Mém.*, ch. XVII.

⁶ Oliv. de la Marche, ch. IX, I^{re} part.

livrer d'une emprise du même genre¹. Le comte d'Iladington avait promis à sa maîtresse de lui amener douze chevaliers vaincus à la lance par lui ou par ses amis, le comte de l'embroke et le comte d'Arundel. Malheureusement, ils furent tous culbutés par le duc de Savoie, Amédée VII, dit le Rouge². Lord Surrey, qui périt victime de Henri VIII, défendit un pont sur l'Arno, forçant tout venant à confesser que sa Geraldina était la belle des belles³. Le *Paso honroso* est donc intéressant, moins à cause de la singularité des faits — qui sont étranges cependant — qu'en raison de tous les détails qu'on y rencontre. Bien mieux que le *Pas d'armes de la Bergère*⁴ de Louis de Bâuveau, que le *Traictié de la forme et devis d'un tournoi*⁵ du roi René, il fait comprendre comment se passaient ces périlleux amusements. Il forme le pendant et le complément de quelques chapitres⁶ des *Mémoires* si curieux d'Olivier de la Marche.

¹ *Chron. de Monstrelet*, ch. II, p. 11, édit. de la Soc. de l'hist. de France.

² *Histoire universelle* de Cantù, t. X, p. 157.

³ *Ibid.*, p. 139.

⁴ Publié par Crapelet en 1828, et de nouveau dans les *Œuvres du roi René*.

⁵ *Œuvres du roi René*, publ. par M. de Quatrebarbes, t. II, p. 1.

⁶ Entre autres, ch. IX, X, XVII, XVIII, XIX, XXI de la première partie, et le ch. IV de la seconde.



